

DE MADARIAGA, Isabel, *Britain, Russia, and The Armed Neutrality of 1780* — Sir James Harris's Mission to St. Petersburg during the American Revolution, with a Foreword by Samuel Flagg Bemis. New Haven, Yale University Press, 1962. Preface, Introduction, in-octavo, 466 p. Appendix, 459-463; Bibliography, 464-482; Index, 485-496.

Lionel Groulx, ptre

Volume 16, Number 3, décembre 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302219ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302219ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Groulx, L. (1962). Review of [DE MADARIAGA, Isabel, *Britain, Russia, and The Armed Neutrality of 1780* — Sir James Harris's Mission to St. Petersburg during the American Revolution, with a Foreword by Samuel Flagg Bemis. New Haven, Yale University Press, 1962. Preface, Introduction, in-octavo, 466 p. Appendix, 459-463; Bibliography, 464-482; Index, 485-496.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 16(3), 443-447. <https://doi.org/10.7202/302219ar>

DE MADARIAGA, Isabel, *Britain, Russia, and The Armed Neutrality of 1780* — Sir James Harris's Mission to St. Petersburg during the American Revolution, with a Foreword by Samuel Flagg Bemis. New Haven, Yale University Press, 1962. Preface, Introduction, in-octavo, 466 pages. Appendix, 459-463; Bibliography, 464-482; Index, 485-496.

L'auteur a voulu combler une lacune dans l'histoire diplomatique d'une période de l'histoire moderne: celle de la Révolution américaine. Et cette lacune à combler, ce serait, à l'époque, les relations anglo-russes, et, en particulier, le rôle de Catherine II dans la formation de la « Ligue des Neutres ». Les historiens auraient mal aperçu ou mal démêlé le rôle de l'impératrice russe. Les historiens français attribuent le mérite de la « Ligue » à la politique de Vergennes, s'efforçant, en ce temps-là, à isoler l'Angleterre. Les historiens anglais minimiseraient volontiers l'importance et les effets de la « Ligue » et ne l'imputeraient qu'à un geste vaniteux de l'ambitieuse souveraine. Pour la bien comprendre en sa genèse, l'auteur entend démon-

trer que la « Ligue des Neutres » ne s'explique que dûment située dans le contexte politique et économique de la Russie. Contexte qui va nous valoir un considérable élargissement de cette question d'histoire. Aux approches de la Révolution américaine, l'Europe traverse, peut-on dire, une phase d'extraordinaire fermentation diplomatique. La révolte d'une colonie contre sa métropole n'est pas seule à secouer et faire travailler les chancelleries. S'y joignent la succession de Bavière, liée au « système français », dans l'Europe centrale; le partage de la Pologne, la poussée de la Russie en Turquie, celle-ci liée au « système français » oriental. Les « têtes couronnées » suivent, d'un assez mauvais œil, les événements d'Amérique, cette révolte armée, d'une colonie contre sa métropole, premier fait de cet ordre dans l'histoire coloniale. Leur conscience se rassure par la perspective qu'une telle audace ne saurait troubler leur tranquillité. Au surplus les peuples marchands tressaillent d'aise à la pensée que les ports américains pourraient s'ouvrir à leurs vaisseaux. Et tous inclinent à s'amuser un peu de ce nouveau combat de David contre Goliath.

Les événements d'alors se présentent aussi sous un autre aspect. Beaucoup d'historiens ont vu, dans la formation de la « Ligue des Neutres », œuvre de Catherine II, une sorte d'apparition solennelle de la Russie sur la scène de la diplomatie internationale. Et l'auteur du présent livre incline à penser de même. Faudrait-il pour autant négliger quelques succès déjà marquants remportés par la puissance russe sur la même scène ? Car enfin, c'est bel et bien le parti russe de Pologne qui a fait élire en 1764, au trône de ce pays, Stanislas Poniatowski, amant de Catherine. L'impératrice peut encore porter à son crédit ses succès militaires en Turquie (1774), sa prise de position sur la mer Noire qui cesse d'être une mer exclusivement turque; et ces autres conséquences s'enchaînent qui sont l'ouverture de la question des Détroits et la fin de la prépondérance française à Constantinople. La diplomatie russe intervient encore dans le traité de Teschen (1779) où, de concert avec la France, l'Autriche se voit forcée de renoncer à toute prétention sur l'électorat de Bavière.

Nous ne voulons là que remettre en lumière certains aspects historiques de l'époque. Il reste que la « Ligue des Neutres », ainsi que l'affirme l'auteur, procède bien, pour Catherine II, non d'une femme un peu trop piquée de vanité, mais d'une politique urgente: celle de protéger le commerce russe, tout spécialement son commerce avec la Hollande, ses plus gros clients après l'Angleterre. A cet objet de la diplomatie de Catherine II,

il ne serait que juste, ce nous semble, de joindre l'action parallèle de Vergennes. Le ministre de Louis XVI, on le sait, veut se garder les mains libres pour une intervention possible en Amérique. Et c'est pourquoi il vise l'isolement diplomatique de l'Angleterre. Or, pendant la guerre anglo-américaine qui vient de se déclencher, les Neutres ne peuvent commercer qu'avec la Grande-Bretagne et ses colonies. Dès 1778 Vergennes affirme à l'encontre la liberté de la navigation pour les Neutres. A sa déclaration, il gagne l'adhésion de Frédéric II; il gagnera bientôt celle de la Russie. Cette dernière pouvait difficilement se détacher de l'Angleterre alors maîtresse presque en entier du monopole des peaux et des lins de la Baltique et des blés de la mer Noire. Mais soudain survient un incident de guerre. La Russie voit de ses navires marchands arraisonnés par les Espagnols. Alarmée, Catherine II lance le projet d'une « Ligue des Neutres » (1780), ligue qui, pour les non-belligérants, garantira la liberté des mers. Aussitôt Versailles, Madrid et presque tous les non-belligérants adhèrent à la « Ligue ». L'Angleterre a désormais contre elle l'Europe continentale. Succès complet de Vergennes.

Événements compliqués, mais que va nous éclairer ce qui fait le véritable objet du livre d'Isabel de Madariaga: la mission de sir James Harris à Saint-Petersbourg. Mission qui va permettre à l'auteur d'ouvrir un large éventail de problèmes historiques: une revue des attitudes si diverses et des rivalités souvent serrées des pays de l'Europe, avant et pendant la guerre de l'indépendance américaine. On nous sert donc une description fort experte de la politique intérieure et étrangère de tous les Etats européens. L'auteur distingue trois phases dans la mission de Harris: la première qui va de la reconnaissance de la révolte américaine par quelques Etats d'Europe à la paix de Teschen (1778-1779); la deuxième qui s'étend jusqu'à 1782; la troisième qui débute avec la chute de North en Angleterre et se termine à la paix de Versailles. Période féconde en événements et tractations de toute sorte. James Harris a débuté tout jeune, à 21 ans, dans la carrière diplomatique, à Madrid, en Prusse, et a rapidement gravi les échelons. Il arrive à Saint-Petersbourg, en 1777, quelque peu avant l'adhésion de la France au soulèvement américain: il en repartira juste avant la signature de la paix de Versailles. Quel espoir se pouvait promettre le diplomate anglais? Ses instructions, assez vagues, ne l'engageaient qu'à maintenir les bonnes relations déjà existantes entre les deux cours, tout en gardant l'œil ouvert sur les intrigues américaines. En 1777 Catherine II atteint ses 48 ans. Elle est restée belle, majestueuse; elle cache mal, sous son enveloppe

féminine, un robuste tempérament masculin. Elle règne depuis seize ans. Elle ne manque point d'amants, dont l'un surtout, le prince Gregoire-Alexandrovitch Potemkine, ne sera pas sans tenir le grand rôle, du moins apparemment. Mais l'impératrice n'abdique rien de son puissant esprit. Ni les amants, ni les factions autour d'elle ne l'empêchent de poursuivre ses desseins. Pénétrer les pensées secrètes de Catherine II n'est pas chose facile. Mais il y a les amusements, les fêtes de la cour où un homme habile peut atteindre les oreilles de la souveraine. Harris se doutait-il des terribles combats qu'il aurait à livrer ? De Londres, les objurgations pressantes ne cessent de lui parvenir. Réduit aux abois dans sa guerre d'Amérique, l'Europe presque entière conjurée contre lui, son gouvernement presse le diplomate de multiplier ses démarches et même ses pressions. Trois fois au moins Londres voudra gagner la Russie à sa cause, obtenir plus que la neutralité, un efficace secours (124). Pendant cinq ans, sir James Harris se morfond dans l'humiliante attitude d'un suppliant (458), pour n'obtenir que des rebuffades telles que la formation par Catherine de la « Ligue des Neutres ». La Russie va sortir de l'aventure grandie, hissée désormais au rang des grandes puissances. L'on sera loin des visées de la politique secrète de Louis XV qui avait prétendu reléguer la Russie en Moscovie. Aujourd'hui l'historien peut se demander ce qu'il serait advenu de la guerre anglo-américaine si la mission Harris avait tourné au succès. Le traité de paix de 1783, la plus grande victoire diplomatique de l'histoire des États-Unis, se serait-il inscrit dans les fastes des treize colonies ? Dès juin 1775 lord Suffolk, par l'intermédiaire de sir Robert Gunning, avait sollicité de l'impératrice le prêt de 20,000 hommes de troupes russes qu'on aurait dirigés vers le Canada. L'impératrice avait décliné l'offre avec une certaine hauteur. Mais chacun peut supputer les résultats possibles d'un pareil renfort lancé sur les derrières de l'armée des insurgés.

Mme Isabel de Madariaga a peut-être quelque tendance à magnifier le rôle diplomatique de l'impératrice russe. Elle aura quand même démêlé, et de maîtresse main, l'écheveau des intrigues politiques de l'époque. Son ouvrage constitue, certes, une remarquable contribution à l'histoire de l'Amérique du Nord et en particulier à la guerre de l'Indépendance américaine, guerre qui aura touché de si près le Canada. Par manque de sources d'accès facile, le sujet offrait maintes difficultés. Nul débat public, ni même les rapports officiels des journaux ne pouvaient notablement renseigner sur la politique étrangère de la Russie. Tout restait à découvrir dans la correspondance de Catherine II

ou dans celle de ses ministres et dans les dépêches de ses émissaires à l'étranger. Sources pourtant insuffisantes qu'il aura fallu compléter par d'autres recherches dans les chancelleries britanniques, françaises, prussiennes, hollandaises, autrichiennes, scandinaves. Il est sorti de là une œuvre de mérite qui, pour sa valeur, s'est attiré un *Foreword* de M. Samuel Flagg Bemis, lequel déclare s'être toujours refusé à pareille faveur pour tout collègue, ami ou ancien étudiant. L'auteur, il faut le dire, apportait à son ouvrage une excellente préparation. Gradué de l'Université de Londres où elle a même enseigné pendant dix ans l'histoire moderne, l'auteur est aussi très versée en langue et littérature russes. Fille de Salvador de Madariaga, historien philosophe et diplomate espagnol, Isabel de Madariaga écrit un anglais non dépourvu du tour d'esprit latin.

LIONEL GROULX, ptre